

cela. Je n'y tiens pas autrement. Mais toujours peu envie de me faire rouler. Je me dis aussi que le moment sera meilleur quand je ferai paraître *le Petit Ami*.

Lundi 10 Février

Visite de Gandon, pour me demander la nouvelle édition des *Poètes*. Nous parlons de l'ouvrage. Je lui dis ce que m'a dit Martin du Gard pour la notice de Valéry. Il me dit : « Je sais. Il me l'a dit aussi. » Je lui dis comme à Martin du Gard que je ne suis pas de cet avis.

Je raconte à Gandon les étonnantes paroles de Valéry, me parlant des *Poètes* et de la mort de van Bever « Dites donc, la mort de van Bever, une bonne affaire pour vous, pour les droits d'auteur ?... » Tout étonné que je lui réponde qu'il n'y avait pas de changement, que M^{me} van Bever était là, que les droits de son mari lui revenaient. Valéry avait tout de suite vu, dans la mort de van Bever, ce profit pour moi. On peut en conclure que se trouvant à ma place, tels auraient été son état d'esprit et ses intentions. Gandon n'en revenait pas.

Dans *Le Soir* d'hier, un article de Treich sur l'affaire des livres qu'on voit traîner chez les bouquinistes avec envoi d'auteur, dont Rachilde parlait l'autre soir. Je suis nommé dans cet article pour un volume de Régnier *Les Scrupules de Sganarelle*, avec un envoi à mon nom. Je n'y comprends rien. Je n'ai jamais vendu un seul livre de Régnier.

À André Billy

Paris le 11 février 1930

Mon cher Billy,

Vallette m'a signalé ce matin, à mon arrivée, votre article dans *l'Œuvre* sur la nouvelle édition des *Poètes*. Je viens de le lire⁵⁰⁰. Ne croyez pas que je suis mécontent des critiques que vous faites et des objections que vous soulevez. Pas le moins du monde. Impossible de contenter personne pour de bon avec un ouvrage de ce genre. Je vous répète ce que je vous ai dit : chacun a les poètes qu'il déplore de ne pas y trouver, et les poètes qu'il voudrait ne pas y voir. Je le vérifie chaque jour, depuis que l'ouvrage est paru, avec les gens qui me donnent leur opinion. Croyez-vous que moi-même je sois enchanté. Je suis comme vous, mon cher. Pas enchanté. J'ai mis, ou laissé mettre dans cet ouvrage, dès le premier jour, et encore plus dans cette nouvelle édition, des poètes... et j'en ai laissé dehors d'autres que je voyais tout indiqués. Je voulais même mettre dans cette nouvelle édition au moins deux des tout derniers venus, dadaïstes ou surréalistes, qui ont souvent, à mon goût, tant de ton, tant de charme. On se moque d'eux. Un jour ils auront peut-être une place. Ils eussent par-là prolongé la vie de cette nouvelle édition. Je concède que Claudie et Digny⁵⁰¹ peuvent paraître des manques sensibles. Ma parole ! Je n'y ai pas pensé. J'ai travaillé à cette nouvelle édition avec

⁵⁰⁰ Dans « Vallette m'a signalé ce matin » on peut imaginer un reproche de PL de ne pas en avoir été informé plus directement par Billy. Cette critique est reproduite en annexe ci-dessous page 572.

⁵⁰¹ Possibles noms de complicité orale. Claudel et Divoire ?

un tel détachement ! Je regrette surtout Carco. Je me suis tâté longtemps à ce sujet, les raisons : oui, les raisons : non. Le travail a marché sans que j'y revienne. Pour les autres que vous nommez, j'avoue que j'en fais bon marché, avec cet argument que je ne pouvais mettre tout le monde et qu'eussé-je mis ceux-ci, il y en aurait eu encore d'autres que j'aurais dû y mettre.

Je suis d'accord avec vous sur certains noms que je n'ai pas besoin d'écrire ici. Vous savez bien pour quelle raison ils y sont et à qui incombe leur présence. J'aurais été le maître, je les aurais enlevés. Je me suis heurté à la résistance de Madame van Bever de rien défaire de ce qu'avait fait son mari. J'insisterai enfin sur ce grand point, qu'on a toujours oublié, qu'on oublie encore quand on parle de cet ouvrage : ce n'est pas une anthologie. Jamais nous ne lui avons donné ce nom qu'on voit maintenant à tous les ouvrages similaires. Ce n'est qu'un recueil de morceaux choisis.

Je vous parle plus haut du détachement avec lequel j'ai travaillé à cette nouvelle édition ? Plus que du détachement. Un désintéressement presque complet. J'en fais l'aveu entre nous. Cette nouvelle édition a mis trois ans à se faire. Pendant trois ans j'ai été empoisonné par cette besogne qui traînait, s'arrêtait, reprenait, s'arrêtait encore, puis me retombait dessus, au gré des lenteurs de l'imprimerie, me gâchant le plaisir de mes loisirs ou de travailler à ce qui me plaît. Si ce n'avait été le côté de l'intérêt matériel, comme je l'aurais envoyé au diable. Je ne m'en cache pas. J'espère bien qu'elle est finie maintenant pour de bon et que le lyrisme me laissera la paix.

Je vous remercie donc très cordialement et très sincèrement, mon cher Billy, pour votre article. Vous avez fait les remarques et les objections qui vous ont paru justifiées. Vous avez bien fait. Vous avez en même temps signalé le bon de l'ouvrage et même son côté piquant, à propos de certaines notices. C'est un point qui peut paraître assez drôle, en effet. Des gens qu'on choisit pour composer un ouvrage de ce genre, on s'attendrait à les voir encenser du haut en bas. Ce serait même assez indiqué. Ici, il y a quelques exceptions. Il fallait bien que je me rattrape de ma besogne. Encore me suis-je joliment modéré.

Mauclair, ce Peer Gynt⁵⁰² de la littérature, sera joliment content de lire votre citation.

Amitiés

P. Léautaud

⁵⁰² Peer Gynt, personnage peu sympathique, a de gros problèmes d'identité. *Peer Gynt*, drame poétique d'Henrik Ibsen publié en Norvège en 1867, traduit en français par Maurice Prozor et publié au Mercure en 1897 et chez Perrin en 1899. La pièce de théâtre est postérieure, jouée pour la première fois en Norvège en 1876 accompagnée d'une musique de scène du jeune Edvard Grieg. En France la pièce fut créée la même année 1897, au théâtre de l'Œuvre, par Aurélien Lugné-Poe, l'ancien employeur d'Adolphe van Bever.

À Benjamin Crémieux

Paris le 11 février 1930

Mon cher Crémieux,

Je vous remercie de votre réponse. Figurez-vous qu'après avoir hésité plusieurs jours à vous écrire comme je l'ai fait, j'ai été fort mécontent de moi, ma lettre mise à la poste. Furieux, c'est le mot, d'avoir fait une pareille demande, pour la première fois de ma vie. La manière charmante dont vous y répondez me calme un peu, — je dis : un peu, seulement.

Vous savez que rien ne presse. Faites à votre gré, et le plus librement du monde, n'est-ce pas ? Un ouvrage de ce genre prête à toutes les critiques. Chacun déplore de ne pas y trouver tel poète et d'y trouver tel autre. Je suis moi-même dans ce cas. C'est dire si je comprends toutes les objections.

Cordialement à vous

P. Léautaud

Mardi 11 Février

À mon arrivée ce matin, Vallette me dit qu'il y a dans *L'Œuvre* un article de Billy sur la nouvelle édition des *Poètes*. Il me dit : « Il vous éreinte. »

Acheté le journal à midi. Lu l'article. Pas mal de critiques en effet, et d'ailleurs fondées. Tout le monde peut faire les pareilles, selon ses préférences. Donc, pas autrement d'importance. Billy signale d'ailleurs le bon de l'ouvrage, notamment le côté piquant de certaines notices, citant un passage de celle de Mauclair. Je lui ai écrit ce soir pour le remercier et répondre un peu à ses critiques.

Hier à midi je rencontre Fagus rue de Buci. Il me dit : « Dites donc, Pierre Descaves⁵⁰³ a fait votre portrait dans une nouvelle⁵⁰⁴. Vous n'avez pas vu cela ? Dans les dernières *Nouvelles littéraires*⁵⁰⁵. C'est vous certainement : Moissard pour Boissard, Telaut⁵⁰⁶ pour Léautaud... »

Je ne lis jamais les *Nouvelles*. J'ai recherché le numéro des *Nouvelles* chez ma chère amie. C'est moi, en effet, avec de la fantaisie. Sympathique, du reste. Mais la nouvelle ? Peut-on écrire de pareilles choses, et aussi mal. Et ils se sont mis à deux ? Pas difficile à se

⁵⁰³ Pierre Descaves (1896-1966) est le second fils de Lucien Descaves et de Céleste Embocheur (née en 1869 et morte en 1896 à l'âge de 27 ans, neuf jours après la naissance de Pierre). Pierre Descaves est chroniqueur de radio aux *Nouvelles Littéraires* à partir de 1926. Il est surtout connu comme homme de radio, où il fera une très grande carrière, et comme administrateur général de la Comédie-Française de 1953 à 1959. Pierre Descaves sera ensuite président du Conseil supérieur de la Radiodiffusion-télévision française puis président du Comité des programmes de la R.T.F. en 1965.

⁵⁰⁴ *La Gloire désenchantée*. Ce conte est cosigné avec Étienne Gril (1892-1966). Pierre Descaves et Étienne Gril ont écrit de nombreux textes en commun dont au moins deux romans populaires parus cette année 1930 (chez Fayard) et 1931 et deux pièces de théâtre en 1929 et 1937. Étienne Gril n'a malheureusement pas connu la brillante carrière de Pierre Descaves.

⁵⁰⁵ Numéro du 8 février, page 9, sur quatre colonnes dont deux sont à peine lisibles. Un extrait de ce texte est reproduit en annexe ci-dessous page 576.

⁵⁰⁶ Télant.

contenter. Ce Pierre Descaves abuse aussi un peu du mot vieux à mon sujet. Comment voit-il son père, alors ?

Jeudi 13 Février

Auriant m'apporte ce matin une découpeure des Treize, dans *L'Intransigeant* d'hier soir. Un premier écho reproduisant un passage de l'article de Billy sur les oubliés de la nouvelle édition des *Poètes*⁵⁰⁷, notamment celui de Claudel. Cet écho suivi immédiatement d'un autre, sous le titre : Explication d'un oubli, attribuant cet oubli de Claudel aux démêlés qu'il a eus avec la *Nouvelle Revue française* à propos de la publication dans la revue de mon *Dialogue*. À la fois, une perfidie et une ânerie de la part de Divoire. J'ai fait immédiatement une réponse qui paraîtra dans le *Mercury*⁵⁰⁸.

Dumur a rappelé à ce sujet la sorte d'entente intervenue avec Deffoux, sur la demande dissimulée de Divoire, de ne pas mettre *L'Intransigeant* au Sottisier du *Mercury*, pour éviter à Divoire des attrapades de Bailby. J'ai vu le moment qu'il allait me refuser ma lettre. Je me suis gendarmé.

Vallette me disait l'autre jour que je devrais peut-être répondre dans un article aux critiques qu'on ferait de la nouvelle édition des *Poètes*, cela à cause d'une longue lettre de réclamation de Mockel⁵⁰⁹. Je voudrais pourtant bien ne pas avoir cette corvée.

Vallette nous racontait ce matin, à propos de l'histoire de Claudel avec la *Nouvelle Revue française* à propos de mon *Dialogue* : « Savez-vous pourquoi Claudel a quitté le *Mercury*, je veux dire a cessé d'y écrire ? Parce que je lui ai refusé un jour de publier quelque chose qu'il venait de faire paraître ailleurs, je ne sais plus où. Je n'ai jamais pu lui faire comprendre que je ne pouvais publier quelque chose qui avait déjà paru ailleurs. »

Ce matin, lettre de Billy, réponse à ma lettre pour le remercier de son article sur la nouvelle édition des *Poètes*. Je crois bien qu'il me donne une leçon à la fin en me disant qu'il a *horreur des articles de complaisance*. Allusion à ma première lettre, certainement. Que diable me suis-je laissé aller à l'écrire, comme celle à Benjamin Crémieux. Moi qui n'ai jamais rien demandé à personne, je serai long à me consoler de cette bêtise.

À Maurice Martin du Gard

Paris le 14 février 1930

Mon cher ami,

Vous voyez bien que je lis vos chroniques dramatiques. Sans cela, je n'aurais pas vu, ce matin, le morceau me concernant⁵¹⁰. Figurez-vous, même, qu'en voyant ces mots : le Misanthrope, je me suis dit (ce sujet

⁵⁰⁷ Cet écho, suivi d'un autre, est reproduit en annexe ci-dessous page 578.

⁵⁰⁸ « Échos » du *Mercury* du 1^{er} mars, pages 502-503. Cette réponse est reproduite en annexe ci-dessous page 579.

⁵⁰⁹ Peut-être mécontent de sa notice des *Poètes*, pourtant assez peu modifiée par rapport à celle de 1908, et dont nous ne connaissons pas l'auteur.

⁵¹⁰ Dans *Les Nouvelles littéraires* du 15 février, dernière page. La partie de cet article concernant PL est reproduite en annexe ci-dessous page 580.

m'intéresse toujours beaucoup) : Tiens ! Qu'est-ce qu'il peut bien dire du *Misanthrope* ? — pour me mettre à lire aussitôt. C'est alors que j'ai vu que j'étais en cause — et de façon charmante. Nous n'avons pas perdu votre visite, vous ni moi.

Cordialement à vous.

P. Léautaud

Vendredi 14 Février

Maurice Martin du Gard a mis à profit la visite qu'il m'a faite il y a quelques jours. Dans les *Nouvelles littéraires* de ce matin, dans sa chronique dramatique, il en fait le récit. Tout le morceau fort charmant pour moi. Je l'ai vu tout à fait par hasard. Je vois au début d'un paragraphe : « Je suis allé voir le *Misanthrope* ». Je me figure qu'il parle du *Misanthrope*. Je me mets à lire et je m'aperçois qu'il s'agit de moi. Quelques petites erreurs. Il parle d'un éditeur qui m'a offert 25 000 francs pour *le Petit Ami* alors que je lui ai parlé de cet éditeur belge qui m'a offert un acompte de 20 000 francs, sur-le-champ, pour mon *Journal*. Il dit que la plupart des poètes des *Poètes d'aujourd'hui* ont fait eux-mêmes le choix de leurs vers, alors que je lui ai seulement dit que j'ai offert, par camaraderie, à Valéry, de faire lui-même son choix. Tout le morceau fort bien écrit. Il a fait de grands progrès.

À Maurice Martin du Gard

Paris, le 15 février 1930

Mon cher ami,

C'est la gloire !

Faites donc part à Frédéric Lefèvre de ceci :

On lit sur les piliers de l'Odéon, depuis une semaine, en gros caractères à la craie, cette charmante inscription (qui ne pourra que vous être agréable) :

FREDERIC LEFEVRE EST UN MOLLUSQUE

Cordialement

P. Léautaud

Lundi 17 Février

Ce matin, lettre de Gide, pour me remercier de mon petit volume de *Lettres*, lesquelles ont fait sa joie, bien amère parfois (?) mais d'autant plus cordiale. Que je voudrais savoir ce que cela veut dire exactement. Lettre bien curieuse par tout ce qu'il me dit, comme par l'aspect de l'écriture, les lignes sur les deux pages extrêmement descendantes. Je viens de mesurer, par curiosité : la dernière ligne, qui suit le dessin de toutes les précédentes, à son début est à 5 centimètres du bas de la feuille, et, à sa fin, à pas tout à fait 2 ½. Cet aspect de l'écriture se reproduit jusque dans l'adresse sur l'enveloppe. Je n'ai pas de lettres de Gide sous la main pour voir s'il écrit toujours de cette façon. Il est

malade de la grippe au Cap Martin⁵¹¹. Il me dit qu'il me retrouve dans ces lettres, *tel que je suis et qu'il m'aime avec tous mes défauts horribles (?)*, que je n'aime peut-être pas tout ce qu'il aime mais que je méprise tout ce qu'il méprise et que c'est déjà beaucoup. Il me dit que *la vie l'a tant favorisé qu'il s'est toujours senti un peu honteux devant moi qui l'ai été si peu et que c'est de savoir qu'une lettre de lui peut m'apporter de joie ne fût-ce qu'un instant qui le fait m'écrire malgré sa fatigue*. J'ai passé ma soirée ce soir à lui répondre en relevant ce dernier trait lui disant à ce sujet qu'il me semble qu'il a un peu péché là par orgueil ou par condescendance.

Cette après-midi, visite de Porché, pour me remercier pour les *Poètes d'aujourd'hui*. Je lui dis que je l'ai croisé il y a quelques jours, sans qu'il me voie, rue Dauphine. Il me dit qu'il allait au Dépôt voir son valet de chambre, un jeune Arabe, qu'on est venu récemment arrêter chez lui, pour un vol d'automobile commis il y a deux ans. Son valet de chambre ! Peste ! Où est le temps que je rencontrais Porché boulevard Saint-Michel presque sans argent et à la veille de partir pour la Russie comme précepteur à seule fin de gagner sa vie.

Visite chez Saltas. Il me trouve toujours mieux, ce qui n'est pas mon avis. Pouls 70. Tension 11.

Mardi 18 Février

Ce matin, visite de Duhamel. Son dernier garçon va mieux. Depuis 23 jours les deux oreilles coulent. Les deux autres au lit également. M^{me} Duhamel avec une grippe qui n'en finit pas. Lui-même avec une mine guère brillante. Il me dit : « Je suis avec mes enfants comme vous avec vos chats. Vous voyez, Léautaud. C'est à croire que nous ne pouvons vivre sans tourments. Quand nous n'en avons pas, nous travaillons à nous en donner. Moi, j'ai mes enfants. Vous, vous avez vos chats. » Je me suis retenu de lui répondre (à cause du souci dans lequel il est) : « Oui, mais moi, au moins je n'ai pas fait mes chats. »

Ce matin une bien jolie lettre de Bernard Grasset pour me remercier des *Poètes*. « ... Comme moi, vous avez plus souvent envie de mordre que de bénir ! Il y a tant de salauds qui écrivent ! » Joli mot d'éditeur.

Dans *L'Œuvre* de ce matin, petit article de Léon Deffoux reproduisant quelques passages de l'article de Maurice Martin du Gard dans les dernières *Nouvelles*. Tout de suite après l'article de Billy sur le dernier volume de Valéry *Variété II*, et sous ce titre : *Paul Léautaud et Paul Valéry*⁵¹². Voilà qui va me poser aux yeux des gens.

Ce soir visite de Henri Béraud, de passage à Paris et qui a bien voulu passer par le Mercure me dire bonjour. Il me remercie du petit volume de mes lettres qu'il a reçu, un exemplaire imprimé à son nom, me disant qu'il a été très sensible à cette attention. Je ne savais même pas qu'il l'avait eu. C'est là un envoi et une attention de Mornay. Il y avait une

⁵¹¹ Commune de Roquebrune, entre Monaco et Menton. Gide est dans le Midi depuis début février. Le 4, il écrit : « Arrivé à Vence le 2 février encore mal remis d'une Laryngite qui m'avait retenu à la chambre quinze jours et fort abruti. » (*Journal*, Pléiade volume II, page 184. Il rentrera à Paris le 8 mars.

⁵¹² *L'Œuvre* de ce 18 mars page cinq, reproduit en annexe ci-dessous page 581.

douzaine d'exemplaires donnés ainsi par lui à des amis ou à des auteurs de sa maison. Béraud me raconte qu'il ne s'amuse pas du tout à l'île de Ré⁵¹³, qu'il lui arrive d'y étouffer de solitude, de manquer de gens avec lesquels pouvoir parler d'autre chose que des questions de l'endroit. Je lui demande s'il se propose de revenir à Paris. Il me dit non, qu'il voudrait seulement pouvoir s'installer en province dans un endroit où les communications seraient plus faciles et d'où il pourrait de temps en temps venir à Paris deux ou trois heures. Il a perdu sa femme il y a deux ans⁵¹⁴, ce que j'ignorais. Il m'a dit quelques mots de l'état de démence dans lequel elle était et qui faisait que depuis quelque temps elle ne vivait plus avec lui.

Mercredi 19 Février

J'ai écrit ma lettre à Gide si rapidement, et je suis quelquefois si agacé par le dérangement que me donnent mes chats ou mes chiens pendant que j'écris, que j'ai écrit tout de travers, prenant dans sa lettre à lui un mot pour un autre. Il m'écrit : *vos défauts horribles*. J'ai écrit : *mes défauts terribles*. Au lieu de relire soigneusement ma lettre, mis tout de suite sous enveloppe. Il y a deux lignes, sur la grande estime que j'ai pour lui, que j'aurais mieux fait de ne pas mettre, pour leur solennité un peu ridicule. Je m'aperçois de tout cela ce soir sur le double de ma lettre.

C'est depuis quelque temps déjà que je m'aperçois que je fais tout trop vite.

Adopté ce matin, sur la demande de ma bonne, une nouvelle bête, une petite chienne, appartenant à des voisins, qui la laissent sans cesse traîner dehors, l'aspect squelettique, la laissant coucher, à cette saison qu'il gèle fortement la nuit, dehors, dans une caisse tout ouverte. Un autre petit chien qu'ils ont est logé à la même enseigne, si ce n'est qu'il ne bouge pas de sa caisse, à laquelle il est attaché. La plupart des gens laissent coucher leur chien dehors, dans des niches du vieux modèle, à grande ouverture, l'animal exposé en plein au froid.



Une niche à chien doit être faite de cette façon⁵¹⁵ : l'entrée, juste de la taille du chien, dans un angle de la niche, et non pas au milieu, de façon que l'animal puisse se coucher sans recevoir l'air sur lui. Combien s'en doutent ou y ont jamais réfléchi.

C'est à minuit que je me mettais à travailler avec le plus d'entrain et de plaisir, et il me faut me coucher à cause de l'obligation d'être à l'heure le matin au Mercure. Je perds plaisir d'écrire, satisfaction de faire tout ce que j'ai à faire, et argent, qui égale : liberté.

⁵¹³ Henri Béraud habitait à Paris au 67, rue Rochechouart mais il possédait une maison avec jardin à Saint-Clément-des-Baleines, à la pointe nord-est de l'île de Ré.

⁵¹⁴ Henri Béraud (1885-1958) avait épousé en 1912 Marie Joséphine Maulet (1888-1961), dont il a divorcé en 1919. Il s'est remarié avec Germaine Batailler (1906-1989). Il s'agit peut-être d'une autre compagne mais pas épouse.

⁵¹⁵ Dessin de PL scanné dans l'édition papier.

Jeudi 20 Février

Gide vient de publier un petit volume : *Robert*, supplément explicatif à son *École des Femmes*⁵¹⁶, parue il y a quelque temps. Reçu ce matin un exemplaire, avec cet envoi : à ... en remerciement de ses exquises lettres. Voilà ce que je n'aime pas, cette exagération, cette sucrerie dans les envois. Mes lettres ne sont pas du tout *exquises*. Ce mot n'a absolument rien à faire avec elles. Gide pourrait bien ne pas donner, avec moi, dans ce genre.

Dumur nous a parlé de Marcel F., ce soir. Quand son père, l'éditeur, est mort, il a hérité d'une grosse fortune, mais il en a mangé plus de la moitié. Il a épousé il y a deux ans la fille d'un banquier parisien extrêmement riche, l'un des sept banquiers qui font les affaires de la Banque de France. Une dot de plusieurs millions. Il a de nouveau la grosse fortune. En même temps, il est très avare. Il se rend bien compte qu'avec tant d'argent il faut dépenser, il a une automobile, il va passer ses vacances l'été dans des endroits chers, il voyage, mais cela lui serre le cœur de dépenser tout cet argent. Sa femme à moitié folle, passant la plus grande partie de son temps dans des maisons de santé. De son côté, F. malade, comme un homme qui a trop bien vécu, obligé de se surveiller, de se priver. Il croit qu'il ne vivra plus très longtemps et travaille d'arrache-pied pour faire tout ce qu'il a à faire, ce qui ne l'arrange encore pas comme santé. Au total, dit Dumur, un homme assez malheureux.

Comme trait de l'avarice de F., il citait ceci : F., malgré sa fortune, continue à écrire des articles pour la Tribune de Genève. Ces articles lui sont payés, croit Dumur, au plus 25 francs suisses. F. lui disait dernièrement : « Eh ! mon cher, 25 francs suisses, tout de même » comme un homme qui trouve que c'est fort appréciable.

Vendredi 21 Février

Ce matin, quand j'arrive, Vallette me dit qu'il y a tout un feuilleton de Thérive dans *le Temps* d'hier soir sur la nouvelle édition des *Poètes d'aujourd'hui*⁵¹⁷. Bernard m'avait informé, avant lui, que j'étais proprement arrangé. Vallette m'a prêté son numéro. J'ai parcouru rapidement. Il trouve en effet l'ouvrage fort mal fait, incomplet, bien des noms manquants, et çà et là me prend à partie, tant à propos de l'ouvrage que comme écrivain. Il me traite d'*anarchiste pour Café du Commerce*, dit, ou à peu près, que je prends ma grossièreté pour de l'esprit. Il critique le *choix* de Valéry, une phrase de la notice de Cocteau, la notice de Gregh qui équivaut selon lui à dire au lecteur : je mets M. Gregh mais je vous préviens qu'il doit sa notoriété à une erreur et qu'il n'a aucun talent. Il dit que je n'ai pas mis Claudel parce que Claudel religieux et moi athée. Or : le choix de Valéry a été fait par Valéry lui-même — la phrase de la notice de Cocteau est une phrase de

⁵¹⁶ André Gide, *L'École des femmes*, roman, NRF, avril 1929. *Robert*, supplément à *L'École des femmes*, paru en janvier sera suivi de *Geneviève*, ou *La Confiance inachevée*, en novembre 1936.

⁵¹⁷ *Le Temps* du 21 février, page trois. L'article de Thérive, assurément méprisant pour PL, est reproduit en annexe ci-dessous page 582.

Cocteau lui-même — pour Gregh : est-il vrai oui ou non qu'il a dû sa notoriété à une erreur de Gaston Deschamps ? Je n'ai pas mis Claudel parce que religieux, mais il y a dans l'ouvrage un vrai curé : Le Cardonnel⁵¹⁸. Thérive écrit même que j'ai mentionné les grades des poètes dans la Légion d'honneur pour me ficher d'eux en réfractaire que je suis. Je verrai tout le feuilleton de plus près quand la coupure arrivera dans le service que les agences font au Mercure. Curieux effet que les choses désagréables font sur moi. Je l'ai encore vérifié ce matin : en lisant j'éclatais de rire. Il est drôle de voir Thérive déplorer si fort l'absence de Claudel qu'il a complètement éreinté et avec une mauvaise foi énorme, dans un feuilleton tout récent⁵¹⁹. À côté des critiques et des méchancetés voulues, il y a d'ailleurs quelques passages favorables à l'ouvrage.

Ce matin, visite de Duhamel. Son dernier garçon avec sa double otite, ne va pas mieux. Les deux autres toujours malades aussi. Misère, l'aîné s'est mis à y ajouter des vomissements répétés. Sa femme, qui traînait une grippe, a maintenant une adénite (enflure des glandes du cou).

Cela ne l'a tout de même pas empêché de venir ce matin au Mercure voir s'il avait des lettres, des paquets, etc., etc. Il est comme les autres. Il doit se dire en lui-même : C'est assommant. Il n'y a pas moyen de travailler tranquillement,

J'ai oublié de noter ceci. Hier, après déjeuner, en retournant au Mercure. J'étais sur le trottoir, au coin de la rue Dauphine et de la rue Mazarine, attendant de pouvoir traverser. Une espèce de sagouin alcoolique et malpropre me pousse par derrière pour passer. Je réagis du coude et le fais rester en place. Il se met à se plaindre que je le bouscule. Je lui montre qu'il est comique, après avoir commencé lui-même. Il me dit alors cette gentillesse : « Espèce d'enculé ! » La réplique m'est venue aussitôt : « On n'en pourrait pas dire autant de vous. Vous n'êtes pas assez joli. » Il est parti sans répliquer.

Batault qui est venu tantôt, m'a parlé du feuilleton de Thérive. Il l'a déjà pris à partie dans sa rubrique des journaux à propos de son feuilleton sur Claudel, plein de la plus visible mauvaise foi. Il me dit qu'il se propose de recommencer à propos de son feuilleton sur la nouvelle édition des *Poètes* et me demande ce que j'en pense. Je lui ai dit que cela ne me regarde pas et que je n'ai rien à dire à ce sujet. Je n'ai pas besoin du tout qu'il prenne ma défense. Qu'il fasse ce qu'il veut, mais sans accord de ma part avec lui. Je ne sais du reste pas trop si Dumur le laissera faire.

Je crois aussi que Thérive me traite de bouffon, c'est Batault qui m'a dit cela. C'est la monnaie du petit morceau qu'il y a sur lui dans *Passe-Temps*. Je finirai par croire que je dois avoir une petite collection d'ennemis, soit pour leur compte, soit pour faire leur cour à certaines notabilités dont je me suis moqué... Je m'en fiche d'ailleurs pas mal. Je

⁵¹⁸ Louis Le Cardonnel et non pas Georges, le romancier, son frère cadet. Note au 21 février 1905.

⁵¹⁹ *Le Temps* du 24 janvier, page trois, à propos de la publication chez Gallimard, du *Soulier de satin* en deux volumes.

n'ai rien à demander à personne et n'attends rien de personne. Je ne demande qu'une chose : avoir de l'argent pour me rendre libre et pouvoir publier mon *Journal*. C'est pour le coup alors qu'ils feront mon panégyrique.

En réalité, c'est Billy qui a ouvert la voie à ces éreintements de la nouvelle édition des *Poètes*. C'est lui qui a commencé. Voilà les amis. Après cela, les motifs de critique ne manquent pas. Je les connais mieux que personne. Non seulement il manque des poètes et il y en a qui ne devraient pas y être, mais on aurait dû en enlever des anciens. Qu'est-ce que font là Barbusse et Maclair et Mockel et Signoret et Tailhade et Lorrain, et quelques autres et même Mallarmé et Verlaine ? Poètes d'aujourd'hui. Ou le titre n'est plus exact ou il fallait rajeunir.

Samedi 22 Février

Je lis un volume sur Lautréamont par Léon Pierre-Quint⁵²⁰, fort intéressant⁵²¹. J'y trouve rappelés ces vers de Musset, que je ne connaissais pas, dans les *Marrons du feu*⁵²².

*L'esturgeon monstrueux soulève de son dos
Le manteau bleu des mers et regarde en silence
L'astre des nuits*⁵²³...

Très curieux. Très intéressant. C'est presque du Rimbaud avant Rimbaud.

À Jacques Ruff

le 23 février 1930

Monsieur,

Je viens de lire votre très intéressant ouvrage sur Lautréamont. Vous indiquez comme édition des *Cahiers de Maldoror* : une édition par le successeur de Lacroix 1879, une édition chez Genonceaux, 1890. Or, j'ai une édition :

Les Chants de Maldoror
Par
le comte de Lautréamont
(chants I, II, III, IV, V, VI)
Paris et Bruxelles
En vente chez tous les libraires
1874

(imprimerie Wittmann, Bruxelles⁵²⁴),

⁵²⁰ Léon Pierre-Quint (Léopold-Léon Steindecker, 1895-1958), docteur en droit, éditeur et critique littéraire. C'est grâce à rachilde, toujours découvreuse de jeunes talents que Léon Pierre-Quint publia son premier roman au Mercure en 1922. Il fut ensuite le successeur d'André Malraux à la Direction des Éditions du Sagittaire pendant plus de vingt ans.

⁵²¹ Léon Pierre-Quint, *Le Comte de Lautréamont et Dieu*, Éditions des Cahiers du Sud, 1930.

⁵²² Alfred de Musset, « Les Marrons du feu » *Premières Poésies (1829-1835)*, Charpentier, 1863. *Les Marrons du feu* sont une comédie en vers.

⁵²³ « Passer l'astre des nuits sur leur miroir immense. »